

Boekbesprekingen – Comptes rendus

Andreas KESSLER, Reichtumskritik und Pelagianismus. De pelagianische Diatribe *de divitiis*: Situierung, Lesetext, Übersetzung, Kommentar. (Paradosis Bd. 43). Freiburg (CH), Universitätsverlag, 1999. (XII-460S.). S.Fr. 85. ISBN 3-7278-1172-2.

En 414, Hilaire, un chrétien de la communauté de Syracuse en Sicile, a écrit à Augustin que dans sa région „il y a des chrétiens qui disent que l'homme a la possibilité d'être sans péché et de garder facilement les commandements de Dieu s'il en a la volonté; que le petit enfant non-baptisé, devancé par la mort, ne peut pas mériter de périr puisque, à sa naissance, il est sans péché; que le riche demeurant dans ses richesses ne peut entrer dans le royaume de Dieu à moins de vendre tous ses biens; et qu'il n'en tire aucun fruit, même si, avec ses richesses, il accomplit les commandements“ (*Lettre* 156).

Ce dernier point sur les richesses et leurs conséquences est au centre de la présente étude. L'auteur veut prouver que ce point de vue n'est pas typiquement pélagien et comme tel hérétique. Par un examen extrêmement minutieux K. découvre cette opinion seulement chez un ascète chrétien de Rome (qu'il nomme l'*Anonymus Romanus*), qui se situe dans la tradition théologique de Pélage, et qui, au début du cinquième siècle, a écrit une diatribe *de divitiis*. Pour arriver à cette conclusion, K. commence, dans une première partie, par la recherche d'une définition du pélagianisme.

Pour être qualifié de pélagien un texte doit avoir été écrit entre 380/385-418 et provenir de Rome ou des régions au sud de Rome. Le pélagianisme est un mouvement chrétien dont l'idéal est d'atteindre la perfection, par une attitude ascétique tant dans le domaine mental que pratique. L'homme possède la capacité d'être sans péché, parce qu'il a été créé par un Dieu bon et juste. Dieu a rendu l'homme, dès sa naissance, capable de réaliser ce qui est bon et juste. L'homme demeure sans péché en obéissant aux prescriptions et prohibitions divines et en suivant l'exemple du Christ. À cause de cet idéal, on doit considérer le pélagianisme comme un projet de réforme, de rétablissement d'une vie chrétienne authentique. Les pélagiens n'acceptent pas l'idée augustinienne d'une nature humaine déchue et corrompue par une faute originelle. Tandis qu'Augustin s'adresse plutôt aux masses, le pélagianisme s'adresse surtout à une élite, aux classes supérieures de la société, comme par exemple Mélanie la Jeune et Pinien, mentionnés par K. lui-même. D'autres problèmes comme le

traducianisme, le baptême des enfants, ou la critique des richesses ne sont que des développements intérieurs du pélagianisme.

Les chapitres suivants sont consacrés aux sources de la critique pélagienne des richesses, d'abord chez quatorze auteurs pélagiens, puis dans les textes des synodes ou conciles et des auteurs non-pélagiens comme Jérôme, Augustin et Orose.

Après l'examen de tous ces textes, K. aborde l'essentiel de sa thèse en parlant du Corpus Caspari (parfois nommé *Corpus Pelagianum*). Ce corpus comprend: *Epistola de castitate*, *De divitiis*, *Honorificentia tua*, *Humanae referunt*, *Epistola de malis doctoribus*, *Epistola de possibilitate non peccandi*. L'auteur de ces écrits est l'*Anonymus Romanus*. Les caractéristiques de sa théologie sont les suivantes: la théologie est une science au service de la pratique, la science est surtout science de la loi, Dieu est le créateur d'une nature parfaite et l'homme est à même de demeurer sans péché, le Christ est notre exemple, notre maître, notre norme, notre loi et juge, ce sont les œuvres qui font les vrais chrétiens, la communauté de l'Église ne joue pas le premier rôle quand il s'agit de la foi, mais l'individu.

Dans un dernier chapitre, K. remplace le *de divitiis* dans son contexte historique, donne une analyse de sa structure et décrit son genre littéraire. Cette étude s'achève par une édition, traduction et commentaire de cet ouvrage (pp. 242-424).

Par son abondance en données et détails, ce livre peut enrichir nos vues sur le pélagianisme et, en particulier, sur les rapports entre riches et pauvres au début du cinquième siècle. Il n'est même pas très difficile d'être favorable à l'opinion de K. estimant que l'idée mentionnée par Hilaire de Syracuse comme telle n'est pas pélagienne. Mais, faute de textes plus explicites, il ne sera pas facile d'arriver à la certitude.

J'apprécie donc cette étude. Néanmoins, je me demande si K. ne sousestime pas la réponse d'Augustin dans sa lettre 157. Déjà la remarque: Ce n'est pas Pélage qui fait une propagande malsaine (car il exige une vie chrétienne authentique), mais c'est Augustin qui fait une propagande malsaine contre Pélage (p. 16), n'est pas exempte de parti-pris. Il me semble que K. oublie que c'est Pélage qui réagit contre la doctrine de la grâce d'Augustin, et non vice versa. K. qualifie la phrase: „Ce n'est pas le nom qui fait le chrétien, mais les œuvres“ comme typiquement pélagien (p. 173). Pourtant on la trouve aussi – littéralement – chez Augustin. K. pense qu'Augustin, dans sa lettre 157, a créé un conflit entre pauvreté et travail (p. 98). Personnellement je ne le crois pas, car la même argumentation se trouve déjà dans le *De opere monachorum*.

K. a lu la lettre 157 d'Augustin d'une toute autre manière que je l'ai fait moi-même. Évidemment, beaucoup dépend de la manière dont on interprète un texte écrit, beaucoup dépend de l'intonation pour ainsi dire. L'expression „s'il vous plaît“ peut s'entendre comme un signe de tendresse ou comme un signe de blâme. K. a choisi une lecture noire de la lettre 157 et il reproche à Augustin suffisance et égocentrisme, parce que l'évêque considère ceux qui exigent de tous les chrétiens l'abandon total de leurs biens comme des rebelles et comme des gens qui mettent en danger la structure sociale de l'Église. Augustin représente ses adversaires comme sujets à l'arrogance, au pédantisme et à la présomption (p. 98). Ainsi Augustin réagit contre la thèse que l'homme serait capable de se sauver soi-même. Il est convaincu que l'homme ne peut renoncer à ses possessions de ses propres forces, mais seulement avec l'aide de la grâce divine. Le plus important dans cette lettre ce n'est pas de savoir où se trouve l'origine de cette thèse soi-disant pélagienne ou de savoir si Augustin s'est trompé, mais c'est la théologie de la rédemption. Quelles sont les conditions pour être sauvé? Peut-on faire une distinction entre la vie éternelle et le royaume de Dieu? Qu'est-ce que la vie éternelle sans le royaume de Dieu? Faut-il renoncer à tous ses biens pour entrer dans le royaume divin? L'auteur du *de divitiis* semble être le seul parmi tous les écrivains de l'Église ancienne à avoir lancé l'idée que la richesse comme possession personnelle n'est jamais justifiée et qu'un bon usage des richesses est impossible. Selon Augustin, ce ne sont pas les biens terrestres comme tels qui sont mauvais, mais la manière dont l'homme les utilise. Qui a raison? Si l'*Anonymus Romanus* a raison, l'image du christianisme doit être modifiée. Le salut serait limité à une élite; le salut dans sa plénitude ne serait pas destiné aux masses. Le message évangélique lui-même est donc l'enjeu du problème avancé par Hilaire de Syracuse. L'importance de ce thème théologique vaut bien qu'on prenne la peine de lire cette étude.

Leuven

T. J. VAN BAVEL, O.S.A.

Kam-lun Edwin LEE, *Augustine, Manichaeism, and the Good*. (Patristic Studies 2). New York – Bern, Peter Lang, 1999. XVI-139 pp. (1.625 BEF). ISBN 0-8204-4278-X.

Il y a peu d'études consacrées aux idées manichéennes qui ont contribué à la formation de la pensée d'Augustin. C'est la raison